



**Le Président fédéral Frank-Walter Steinmeier
lors d'une rencontre avec les proches des victimes de
l'attentat de Hanau
le 23 septembre 2020
au château de Bellevue**

Lorsque je croise votre regard, je ne peux que songer au soir du 20 février, quelques temps seulement après l'horrible tuerie de Hanau. Nous nous étions réunis à l'hôtel de ville pour rejoindre ensemble la manifestation silencieuse. Une douleur impuissante emplissait la pièce. Nous nous sommes tus et avons pleuré ensemble. Aucun mot n'aurait pu décrire ou nous aider à comprendre l'impensable. Il s'agissait uniquement de supporter ensemble cette douleur. Et ce fut incroyablement difficile.

Depuis, sept mois se sont écoulés. Mais la douleur est toujours là. Certains d'entre vous ont depuis trouvé la force de parler de leur souffrance. Des nuits durant lesquelles vous n'arrivez pas à vous défaire des images de cet acte violent et meurtrier. De la première pensée du matin, quand, encore et encore, vous prenez conscience qu'ils vous manquent, ceux que vous avez aimés et qui vous ont été brutalement arrachés : fille ou sœur, fils ou frère, mère ou père.

Certains d'entre vous n'arrivent toujours pas à croire ce qu'il s'est passé ou ne veulent pas l'accepter, tant la douleur est forte. Certains attendent toujours que leur enfant revienne à la maison. D'autres ne commencent que progressivement à éprouver un sentiment de perte et de vide profond. Chaque étape du quotidien est difficile. Et ce qui est encore plus difficile, c'est de regarder l'avenir – un avenir sans les êtres qui nous sont chers.

Alors que vous êtes accablés par le deuil, la crise du coronavirus est une épreuve supplémentaire qui vous a durement touchés. Parce que vous ne pouviez plus vous rencontrer ni discuter. Parce que vous vous êtes sentis seuls, isolés et esseulés. Mais aussi parce que vous craigniez que les meurtres racistes, les victimes et votre souffrance ne soient oubliés à cause de la pandémie.

Mais soyez en assurées, chères familles des victimes : nous n'oublions pas. Nous n'avons pas le droit d'oublier et nous n'oublierons pas. C'est le message que ma femme et moi-même aimerions vous délivrer aujourd'hui, au nom de la grande majorité de vos concitoyennes et concitoyens allemands. Nous ne pouvons pas effacer votre douleur, même si rien ne nous ferait plus plaisir. Mais sachez que nous sommes à vos côtés. Ce pays, votre pays, se tient à vos côtés. Les cœurs de notre pays sont tournés vers vous.

L'attentat de Hanau attriste et fâche encore de nombreuses personnes, et les rend déterminées. Nous avons pu le voir il y a quelques semaines, lors des manifestations de sympathie et de solidarité qui se sont déroulées chez vous à Hanau et dans beaucoup d'autres villes d'Allemagne. Et j'espère que vous le ressentez aujourd'hui aussi, au château de Bellevue.

Je sais que pour certains d'entre vous, il n'a pas été facile de venir ici à Berlin. Que vous soyez venus malgré tout nous honore. Nous sommes ici aujourd'hui pour rendre hommage à celle et ceux que vous et que nous tous avons perdus ce 19 février. Et nous voulons que vous nous racontiez comment vous avez enduré cette période de deuil difficile, si vous avez reçu le soutien dont vous aviez besoin et que vous espériez.

Nous nous souvenons de neuf personnes, neuf jeunes vies, une femme et huit hommes qui se construisaient un avenir, qui se battaient pour réaliser leurs rêves et qui étaient là pour les autres. Ils avaient encore tellement de choses à vivre, et ils avaient tous une chose en commun : ils se considéraient comme des citoyens de Hanau, quels que soient leurs origines ou celles de leur famille, leurs croyances ou leurs loisirs.

Leur mort a laissé un grand vide, un vide qui est toujours là. Nul ne connaissait mieux que vous ces neuf personnes. Je vous suis reconnaissant de nous avoir parlé d'elles, de nous avoir montré leur visage. Nous ne les oublions pas. Et nous n'arrêterons pas de prononcer leurs noms :

Sedat Gürbüz, Gökhan Gültekin, Said Nesar Hashemi, Vili-Viorel Păun, Ferhat Unvar, Mercedes Kierpacz, Hamza Kurtović, Fatih Saraçoğlu, Kaloyan Velkov.

Nous pensons aujourd'hui également à Behçet Gültekin, le père de Gökhan. J'ai eu la chance de l'avoir rencontré ; il est décédé des suites de sa maladie quelques semaines seulement après l'attentat. La mort de son fils aura eu raison de ses dernières forces.

Une femme et huit hommes sont morts parce qu'un agresseur raciste et d'extrême droite voyait en eux des « étrangers ». Ils ont été tués parce qu'ils avaient des cheveux bruns ou qu'ils se trouvaient dans un bar à chicha. L'un d'entre eux, Vili-Viorel Păun, a

manifestement essayé de se lancer à la poursuite de l'agresseur et de l'arrêter. Pour autant que l'on sache, ce sont aussi son courage et sa volonté de protéger les autres qui lui ont coûté la vie.

L'agresseur ne savait rien de ses victimes. Il les a attaquées pour ce qu'elles représentaient. Sa haine meurtrière avait pour cible des personnes issues de l'immigration, et dont les parents ou les grands-parents ont quitté leur pays du Sud ou de l'Est pour venir en Allemagne. Il avait pour cible des hommes et des femmes qu'il considérait comme différents, comme des étrangers, qu'il méprisait – dans sa conception confuse du monde – comme des « non-Allemands », comme des gens qui n'avaient rien à faire ici.

Son acte met à nu la logique froide et aveugle du racisme et de toute autre idéologie déshumanisante. Catégoriser et dévaloriser des gens en fonction de critères quelconques, les réduire à leurs origines, leurs croyances, leur sexe ou leurs convictions, les priver de leur unicité, c'est s'opposer au principe de vie même de notre démocratie. La dignité de l'être humain, de tout être humain, est intangible. Elle est protégée par notre Loi fondamentale.

L'acte de terreur de Hanau a frappé neuf personnes uniques. Neuf personnes qui n'étaient pas des étrangers, mais qui faisaient partie de cette société. Toutes faisaient partie de ce pays, avec leur propre personnalité. Leurs histoires nous rappellent que dans notre société d'immigration, cela fait longtemps qu'à grandi une jeune génération dans laquelle différents univers se sont mélangés. Une jeune génération pour qui l'endroit d'où l'on vient ne joue aucun rôle central depuis longtemps, et pour qui ce pour quoi on s'engage et le but auquel on tend sont décisifs. Les propos racistes sont inhumains, et ils ne sont pas dignes de la réalité de notre société diversifiée.

Nous contre eux, eux contre nous : c'est cela, le langage de la haine. Le langage du dénigrement, un dénigrement qui prépare le terrain à la violence. Le langage de ceux qui veulent monter les gens les uns contre les autres et diviser notre société. Il nous faut élever la voix et nous montrer solidaires, à chaque fois que, dans notre pays, des gens sont atteints dans leur dignité. Nous le devons aux victimes du 19 février.

Pour la plupart des habitants de ce pays, la nouvelle diversité allemande est un enrichissement. Ils veulent coexister, et ils le font au quotidien : chez vous à Hanau, tout comme ici à Berlin et dans beaucoup d'autres endroits de la République. Des personnes d'horizons différents se rencontrent dans les crèches et les écoles, dans les ateliers et les bureaux, dans des cafés et des clubs sportifs. Et ces personnes et nous tous apprenons de mieux en mieux, je l'espère, à supporter les différences et à gérer les conflits, en discutant de manière respectueuse, d'égal à égal.

Mais nous savons aussi que la terreur raciste de Hanau n'est pas venue de nulle part. Le racisme existe dans notre pays, aux côtés de l'islamophobie et de l'antisémitisme. Des gens sont insultés, menacés, attaqués et tués en pleine rue, parce qu'ils ont une couleur de peau foncée, qu'ils prient dans une mosquée ou qu'ils portent une kippa. Les racines de l'extrémisme de droite sont profondément ancrées dans notre société. C'est un problème sérieux et urgent, ne l'oublions jamais – y compris en période de coronavirus.

Vous toutes, chères familles des victimes, vous toutes savez ce que c'est que d'être catalogué et marginalisé. Chère Madame Kurtovic, vous avez déclaré ceci : « Nous subissons le racisme et la discrimination au quotidien, bien que nous ayons réussi à nous intégrer et que nous nous considérons comme Allemands ». Ces propos laissent entrevoir une profonde déception. Vous vous êtes battus pour vous intégrer, vous avez accompli beaucoup de choses pour cette société. Et malgré cela, aux yeux de certains, vous restez des « étrangers ». Je comprends à quel point c'est cruel et que cela vous mette en colère, même si je ne dois pas endurer cela personnellement.

Comme président fédéral, je suis à vos côtés, aux côtés de toutes celles et ceux qui sont victimes de marginalisation et de discrimination. Battons-nous ensemble pour un pays dans lequel nul ne doit se sentir inférieur. Pour un pays dans lequel nul n'a moins de chances à cause de son nom ou de sa couleur de peau. Pour un pays dans lequel nous veillons au langage que nous employons, sur Internet, dans la rue et au parlement.

Le souvenir de l'attentat de Hanau et les nombreux autres actes de violence d'extrême droite nous rendent d'autant plus déterminés. À maintes reprises, des terroristes de droite ont essayé d'ébranler notre société d'immigration démocratique en usant d'attaques sanglantes. Samedi, je serai à Munich pour participer à la commémoration des victimes de l'attentat de la fête de la bière il y a quarante ans. Et je me rendrai à Halle le 9 octobre, un an après les terribles attentats qui étaient dirigés contre des juifs et des musulmans et lors desquels deux personnes avaient trouvé la mort, qui n'étaient d'ailleurs ni juives, ni musulmanes.

Nous n'oublions pas ces morts. Et la mémoire est exigeante et nous oblige. Il est du devoir de notre État et de ses forces de sécurité de protéger chaque individu dans notre pays, quelles que soient ses origines, ses croyances ou sa couleur de peau. Les événements à Munich, Halle et Hanau nous rappellent que nous devons faire tout ce qui est en notre pouvoir pour empêcher que des attentats de la sorte ne se reproduisent à l'avenir. Et ils nous exhortent de faire davantage pour que nul dans notre pays ne se sente vulnérable.

Mais ce n'est pas le devoir de l'État à lui seul : chacun d'entre nous doit se battre contre la haine et la violence. Nous devons offrir

notre aide et être vigilants quand des gens autour de nous se laissent séduire par les théories complotistes, les propagent et s'isolent. Nous devons intervenir quand des gens sont méprisés dans la vie quotidienne. Et nous devons nous démarquer clairement à chaque fois que des partisans de l'extrême droite défilent. Celles et ceux qui manifestent à leurs côtés dans l'indifférence s'abaissent à leur niveau.

Je suis heureux qu'autant de gens dans notre pays se positionnent clairement contre le racisme et que l'on entende encore leur voix et leur message malgré la situation actuelle due au coronavirus. Vous aussi, chères familles des victimes, vous vous êtes battues ces dernières semaines en faveur de la cohésion. Après tout ce que vous avez enduré, cela ne va pas de soi. Je suis d'avis que votre engagement devrait faire honte à tous ceux qui, en Allemagne, continuent d'appeler à la haine et à la provocation. Et cet engagement devrait convaincre toutes celles et ceux qui n'œuvrent pas encore contre la xénophobie.

Chère Madame Unvar, permettez-moi, pour conclure, de reprendre les propos impressionnants que vous avez tenus il y a un mois lors de la manifestation commémorative à Hanau. « Nos enfants », avez-vous déclaré, « ne doivent pas être morts en vain. Leur mort doit être la fin, la fin des attaques racistes. Leur mort doit être le début de quelque chose de nouveau, d'écoles sans racisme et d'une vie en commun dans laquelle nous partageons tous les mêmes droits. [...] Quand nous aurons réussi cela, alors je pourrai aller sur la tombe de mon fils et lui dire ceci : c'était ton combat et tu y es arrivé. »

Chère Madame Unvar, chères familles des victimes, battons-nous ensemble pour atteindre ce grand objectif, pour une société sans racisme, sans haine et sans violence. Nous sommes unis. Nous restons unis. Et nous voulons vivre ensemble. C'est et cela reste le message de Hanau.

Je vous remercie.